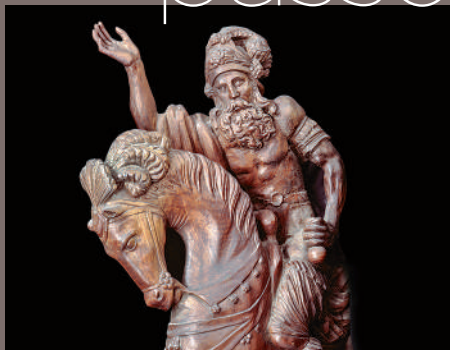


passeurs de *mémoire*



Patrimoine des Alpes-Maritimes :
la basse-Vésubie



CONSEIL GÉNÉRAL
ALPES-MARITIMES





Des gravures rupestres de la préhistoire à l'architecture contemporaine, le département des Alpes-Maritimes possède un exceptionnel héritage culturel qui plonge ses racines à l'aube de l'humanité. Source d'une légitime fierté, il constitue un socle de mémoire et de vie pour bâtir le futur et il nous appartient de le restaurer, de le protéger et de le valoriser.

Le respect pour les hommes qui ont édifié ce patrimoine et nous l'ont légué inspire la forte politique d'aide à la restauration du patrimoine du Conseil général.

Le souhait de faire connaître des trésors, parfois peu connus, souvent nichés au cœur de ces vallées et qui ont développé, au fil des siècles, une forte identité, une économie de labeur, une culture raffinée, a conduit le Conseil général à créer la série **« Passeurs de mémoire »**.

C'est aussi la volonté de transmettre aux jeunes générations leurs racines et de dévoiler à nos visiteurs et à tous les Azuréens la richesse de notre histoire locale qui ont présidé à la rédaction de ces brochures.

Elles permettront de remonter le temps et de découvrir des monuments remarquables, qu'ils relèvent du patrimoine religieux, urbain, technique ou rural.

Celle présentant le patrimoine de la basse-Vésubie en est une illustration. Témoignages de la foi chrétienne qui animait nos anciens, empreintes d'une économie rurale séculaire, symboles de la vie communale, autant de *passeurs de mémoire* que vous découvrirez avec étonnement, émotion et plaisir au cours de vos promenades dans la Vésubie.

Eric Ciotti,

Député,

Président du Conseil général des Alpes-Maritimes





Lantosque • p. 5



Utelle • p. 63



Duranus • p. 129



Lantosque

LANTOSQUE

Le territoire de la commune de Lantosque s'étend sur 4 476 ha de part et d'autre de la Vésubie qui le traverse selon un axe nord-est/sud-ouest. Sur la rive droite, au nord-ouest, la pointe de Siruol culmine à 2 018 m tandis que sur l'autre rive, à l'est, la cime de Pourcel s'élève à 1 671 m. Le Riou de Lantosque se jette dans la Vésubie à la hauteur du village. Implanté à 500 m d'altitude, le village occupe une position défensive sur une crête rocheuse dont l'accès est protégé sur deux côtés par les gorges escarpées de la Vésubie et du Riou. La première mention de Lantosque apparaît au début du XII^e siècle. L'historien André Compan voit dans l'origine de son nom la racine celtique *Lant*, c'est-à-dire amas, tumulus de roches. Son territoire semble alors être sous la domination d'une famille appelée dans les documents les « chevaliers de Lantosque ». Ceux-ci possédaient un château qui devait vraisemblablement se situer sur la partie la plus élevée du village.

Au Moyen Âge, Lantosque donna son nom à la vallée de la Vésubie, sous l'appellation de « Val de Lantosque » et connut une prospérité commerciale du fait de sa situation sur l'une des routes du sel qui approvisionnaient le Piémont depuis la Méditerranée. La commune compte de nombreux hameaux parmi lesquels sur la rive droite les Clapières et Pélasque, sur la rive gauche Loda et Saint-Colomban (qui inclut les quartiers de Gorblaou et de Camari). La richesse agricole du terroir communal rendait possibles toutes les productions : céréales, huile, vin, fruits, légumes, auxquelles s'ajoutaient les coupes de bois dans la belle forêt de la Maïris et plusieurs vacheries. C'est en 1901 que la population de Lantosque atteignit son maximum avec 1 947 habitants. L'entre-deux-guerres vit l'installation de l'armée au quartier des casernes ainsi que l'ouverture d'une usine de plâtre qui exploitait le gypse, abondant en sous-sol.



Église paroissiale Saint-Pons

Église paroissiale Saint-Pons, 1665

Un peu avant 1640, la communauté décida d'agrandir l'église paroissiale existante. Le projet prévoyait une nef centrale avec des chapelles latérales, des colonnes et des pilastres. En 1641, la poursuite des travaux fut confiée au maçon Andrea Fighiera. Faute de ressources financières suffisantes, la construction ne fut achevée qu'en 1665 comme l'indique la date figurant sur le porche. L'église fut consacrée le 30 août 1668. Ces dates placent cet édifice dans la période de reconstruction de nombre d'églises paroissiales dans les vallées niçoises. La dédicace placée dans le chœur nous apprend que Lantosque se trouve sous la protection de saint Pons comme patron et que saint Sulpice est le titulaire de l'église. Les reliques de ce dernier avaient fait l'objet, en juin 1661, d'une translation depuis Rome, où elles étaient conservées, par les soins du frère dominicain Auda, originaire de Lantosque.



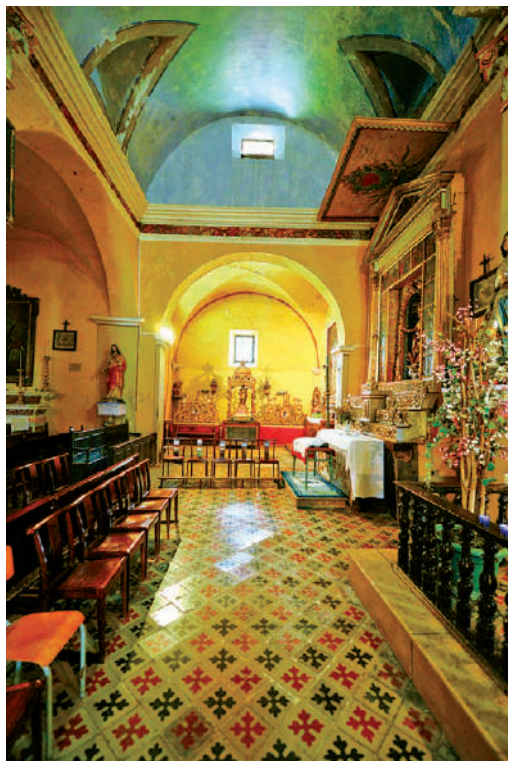
Façade

La façade

La façade est dépourvue de décor et se limite à un portail encadré de pilastres cannelés reposant sur un fort soubassement et supportant un linteau et un fronton triangulaire brisé.

Ce dernier s'ouvre sur une haute niche qui accueille la statue de saint Pons. Le saint patron local, costumé en soldat romain de fantaisie, brandit la palme de son martyr.

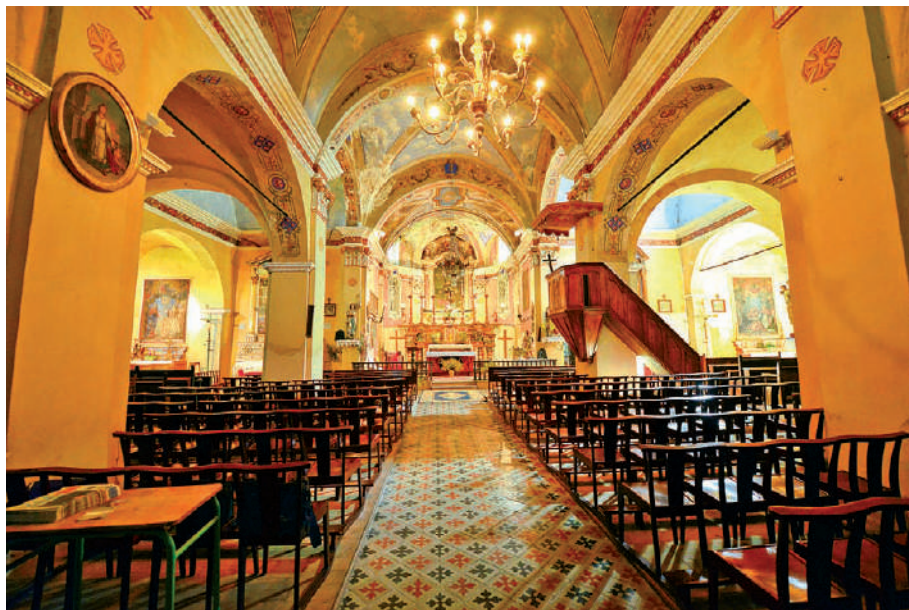
L'œuvre, d'exécution rudimentaire, en stuc ou en pierre tendre, est d'aspect très populaire. Trois grandes baies rectangulaires modernes, l'une au centre ouvrant sur la nef, les deux autres latérales, correspondent aux collatéraux. Cette façade porte les traces d'un décor probablement exécuté à la fin du XIX^e siècle. Sur le côté nord de l'église se trouvait le cimetière. Ce dernier, trop petit, fut transféré à la fin du XIX^e siècle sur l'emplacement actuel. On y trouve de très nombreuses tombes oratoires.



Transept

Le transept

L'intérieur présente une nef flanquée de collatéraux et coupée d'un transept. Ce dernier élément, qui ne se retrouve que dans la cathédrale Sainte-Réparate à Nice, confère à la paroissiale de Lantosque une monumentalité tout-à-fait exceptionnelle pour un édifice du haut-pays niçois. Comme le montrèrent Alexis et Gustav-Adolf Mossa au début du XX^e siècle, ce transept correspond en fait à la nef de l'église ancienne, alors tournée vers l'est. Le portail d'entrée, qui s'ouvrait dans le mur sud, a été conservé. Sa datation oscille entre le XV^e et le XVI^e siècle. Lors de la reconstruction de l'église au XVII^e siècle, il y a donc eu changement d'orientation, le chœur étant placé au nord et la façade de l'entrée au sud.



Nef et collatéraux

La nef et les collatéraux

La nef développe trois travées identiques. Celle proche du chœur joue le rôle de croisée du transept. De part et d'autre, des collatéraux présentent une division identique. Tout en conservant sa largeur, le chœur prolonge la nef de deux travées. Le chevet est polygonal à cinq pans. La nef et les collatéraux sont voûtés en arêtes.

Le décor architectural se réduit aux chapiteaux corinthiens de fantaisie qui coiffent les pilastres. Ils reçoivent les arcs doubleaux et soulignent la division en travées dont ils accentuent le rythme. L'ensemble des parties hautes de l'église est recouvert d'un décor floral abondant, de style fin XIX^e. L'arc triomphal et les voûtes du chœur, avec des gypseries et des stucs, présentent une surcharge décorative notoire. Les archives indiquent par ailleurs que les décors intérieurs ont bénéficié de trois campagnes de travaux, achevées en 1885, 1897 et 1942. La tribune date de 1841 et présente un décor remarquable d'instruments de musique en marqueterie.



Clocher

Le clocher, 1867-1904

Les archives mentionnent une reconstruction complète du clocher en pierres de taille, entre 1865 et 1867, avec une coupole en briques vernissées surmontée d'une sphère en cuivre, puis en 1904, un remplacement de la couverture à l'identique. Une horloge pourrait avoir été placée dans le clocher un peu avant 1815. En 1867, on procéda à son remplacement.

La sonnerie des cloches, autrefois actionnée manuellement, rythmait la journée en temps de repos et de travail par les trois Angélus à 8 h, 12 h et 20 h. Elle marquait les moments de la vie (baptêmes, communions, noces, décès), les grandes fêtes religieuses, donnait l'alerte en cas d'incendie ou d'événement important... Chaque sonneur de cloches possédait son propre « carillon » et le transmettait oralement à son successeur ou suppléant. Lantosque conserve le souvenir d'Augustin et de Jules Gilli qui servirent les cloches pendant près d'un siècle.



Maître-autel et reliquaire de saint Sulpice



Devant d'autel représentant saint Pons et saint Sulpice, XVII^e siècle



Statue de procession de saint Pons et son dais



Autel du Rosaire



Chapelle de la Miséricorde, dite des Pénitents noirs

La chapelle de la Miséricorde et la place de la Mairie

Connue aujourd'hui sous le vocable de Notre-Dame-de-Lourdes, elle surplombe une place qui était autrefois l'un des cœurs du village avec la place Vieille, celle qui accueille aujourd'hui les cafés et les commerces. On y trouve une fontaine, mise en place en 1866, et la mairie, édifiée en 1869, qui abritait également l'école de garçons et le siège de la justice de paix, institution judiciaire de proximité. La chapelle elle-même a été construite à cheval sur le tracé de l'ancien rempart. On peut voir, sur la façade de la maison faisant face à l'entrée, les restes d'une porte fortifiée. L'édifice est toujours affecté au culte.



L'intérieur de la chapelle de la Miséricorde

L'intérieur de la chapelle de la Miséricorde

Long de 17,5 m et large de 8 m, l'édifice pourrait avoir été bâti en deux temps : une première partie avant la destruction des remparts, une deuxième partie après. La nef, regardant vers la place, est voûtée plein cintre tandis que le chœur, situé autrefois à l'intérieur du rempart, possède une voûte en arêtes. Le bâtiment a été entièrement rénové en 1949. Propriétaire des lieux, la confrérie des Pénitents noirs entrait parfois en concurrence avec les autres confréries du village, la puissante confrérie des blancs mais aussi celle, féminine, des filles de Marie, ce qui donna lieu en 1851 à une convention destinée à régler les questions de préséance dans les processions et à l'église...



Chapelle Sainte-Croix, dite des Pénitents blancs

La chapelle Sainte-Croix, début XVII^e siècle

Elle est édifiée au quartier du Pivol, sur un mamelon faisant face au village. Les dimensions imposantes du bâtiment, 15 m de long sur 8 m de large à l'origine, voûté plein cintre, témoignent de l'importance de la confrérie des Pénitents blancs, dite du Gonfalon, à l'origine de sa construction que l'on peut situer au début du XVII^e siècle. L'édifice bénéficia d'une restauration complète en 1839 car déjà à cette époque « le sol se dérobait sous les murs ». En 1941, on raccourcit la chapelle fortement ébranlée par un tremblement de terre, et on y aménagea une morgue à son extrémité. Les Pénitents blancs jouèrent un rôle essentiel dans la vie de la communauté : religieux (ils assuraient le service des obsèques) mais aussi social et humanitaire, gérant un mont-de-piété (*monte granatico*) et l'hôpital-hospice créé en 1621 face à la chapelle (il a été transformé au XX^e siècle en maison de retraite).



Rue centrale et maison à encorbellement

La rue centrale

C'était autrefois l'axe principal de circulation à l'intérieur du village. On peut y voir à mi-chemin une maison à encorbellement. La rue centrale traverse la partie la plus ancienne de l'agglomération, ceinte d'un rempart au Moyen Âge, et conduit de la place de la mairie au quartier de Saint-André où se trouve l'église paroissiale. Au Moyen Âge, la vie des Lantosquois était étroitement réglementée. Ainsi, afin de se protéger des risques d'incendie, les statuts de 1478 interdisaient de sortir la nuit muni d'une lampe, de conserver paille ou foin dans les maisons et de passer la nuit à l'extérieur du village. Dès le XIII^e siècle, la population de l'agglomération était comprise entre 500 et 600 habitants.



Monument aux morts

Le monument aux morts, 1924

Afin de rendre hommage aux 81 Lantosquois tués lors de la première guerre mondiale, la municipalité commanda en 1923 à l'architecte A. Carlo le projet d'un monument aux morts. Réalisé en marbre gris bleuté de l'Ardèche et en granit de Saône-et-Loire pour les panneaux recevant les noms, le monument fut inauguré en juillet 1924. Il témoigne aujourd'hui du sacrifice subi par les communes rurales du département, qui précipita leur déclin démographique dans l'entre-deux-guerres.



Oratoire de Saint-Antoine

L'oratoire ou « pilon » de Saint-Antoine

Sur le chemin des Brucs, il est dédié à Saint-Antoine. Les anciens du village se rappellent qu'au soir du 16 janvier tous les enfants du village se rassemblaient sur la place, munis d'instruments divers et variés pour faire le plus de bruit possible, puis se rendaient au pilon de Saint-Antoine où ils retrouvaient leurs camarades venus des hameaux. Là, pendant une demi-heure, ils offraient la sérénade au saint. Ce joyeux charivari s'accompagnait d'une chanson quelque peu irrévérencieuse en l'honneur de saint Antoine :

*« Sant Antoni lou picounié
Qu'a de brayas dé papié
Coura plooa li si bagna
Coura fa soulei li si sequa ».*



Hameau du Rivet

Le quartier du Rivet

En contrebas du village, il prit son essor après l'annexion du comté de Nice à la France avec la construction de la route carrossable de la Vésubie qui, ouverte en 1863, évitait le village en passant le long des gorges. Les voyageurs pouvaient s'y arrêter pour se restaurer et faire reposer les attelages. Le premier hôtelier à s'y installer fut Charles Passeron qui déposa une demande de permis de construire dès 1860. Par la suite, deux hôtels s'y implantèrent : l'hôtel Raibaut-Adréani et l'hôtel de la Poste. On y trouvait également la gendarmerie. L'activité du quartier déclina avec l'arrivée du tramway en août 1909. En effet, la ligne passait en hauteur par le village, à 472 m d'altitude, puis franchissait la Vésubie sur le viaduc du Martinet, remarquable ouvrage long de 74 m comprenant trois arches de maçonnerie à 18 m au-dessus de la rivière.



La chapelle Sainte-Claire

Chapelle Sainte-Claire, XVI^e siècle

De très petites dimensions, la chapelle est au sud du village, sur l'ancien chemin venant d'Utelle, comme posée en équilibre au-dessus du tunnel percé pour le tramway et aujourd'hui utilisé par la route. Le style de construction et le choix de l'implantation permettent de penser que l'édifice date du XVI^e siècle.

Sainte-Claire faisait l'objet d'une procession annuelle et une messe y était chantée. L'historien Joseph Passeron rapporte que les mères de familles y apportaient leurs nourrissons afin de les protéger des affections des yeux. Au nord du village, sur l'ancien chemin menant à Roquebillière, se trouvait une autre chapelle prophylactique, celle de Saint-Roch, accompagnée d'une esplanade ombragée de grands platanes. La tradition rapporte que les passants jetaient à travers la grille des piécettes sur son plancher.



Ruines du couvent de San Brancaï (Saint-Pancrace)

Le couvent de Saint-Pancrace

Les ruines d'un couvent de Mineurs Réformés sont encore visibles non loin de l'ancienne plâtrière au quartier de Saint-Pancrace (*San Brancaï* pour les Lantosquois). La fondation de l'établissement oscille selon les auteurs de la fin du XIV^e siècle au XVII^e siècle, cette dernière date paraissant plus vraisemblable. Son histoire n'est véritablement connue qu'au moment de son déclin et de sa ruine, à la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle. Situé sur le chemin reliant Utelle à Lantosque, le monastère comprenait une église, un cloître et des logements. À la Révolution, il fut vendu comme bien national à un habitant de La Bollène. En 1818, ce dernier accepta de le laisser à la disposition de quelques moines qui y vécurent dans la misère jusqu'en 1858 car les bâtiments ne cessaient de se dégrader. Minée par les infiltrations, l'église s'effondra en 1903. Jusqu'en 1880, les Lucéramois sont venus en pèlerinage pour la fête de Saint-Pancrace le 12 mai.



Grotte-sanctuaire de la Balma

Sanctuaire de la Balma, 1928

Situé sur la route de Loda en rive gauche de la Vésubie, face au couvent de San Brancaï, le sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Balma fut érigé en 1928 par l'abbé Rochard. Sa fondation est liée à la première guerre mondiale. Un escalier mène à un abri sous roche sommairement aménagé mais dont les dimensions permettaient d'accueillir 4 à 500 fidèles. Un chemin de croix part du village et aboutit à l'entrée du sanctuaire.

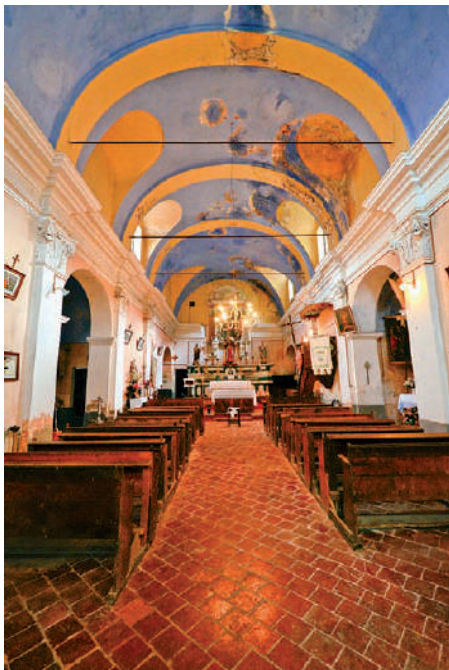
Lorsque les Lucéramois venaient en pèlerinage à San Brancaï, les Lantosquois les raccompagnaient jusqu'à cet endroit.



Hameau de Saint-Colomban

Le hameau de Saint-Colomban

Sur la route de la Maïris, Saint-Colomban est composé de trois quartiers. À Saint-Colomban même se trouvent l'église, un cimetière à flanc de coteau et l'école, désaffectée depuis presque un demi-siècle. Jusqu'à la dernière guerre mondiale, on y trouvait trois épiceries, des bars et des restaurants ainsi qu'un artisan menuisier et un cordonnier. Sur l'autre rive du vallon se trouvent Gorblaou, aux maisons serrées, puis, en continuant la route, Camari, blotti au pied de la forêt. Saint-Colomban était réputé pour la richesse de ses productions agricoles. D'abord des prunes d'une saveur exceptionnelle, expédiées jusqu'en Belgique et en Allemagne, puis, après la deuxième guerre mondiale, des fraises et des petits pois.

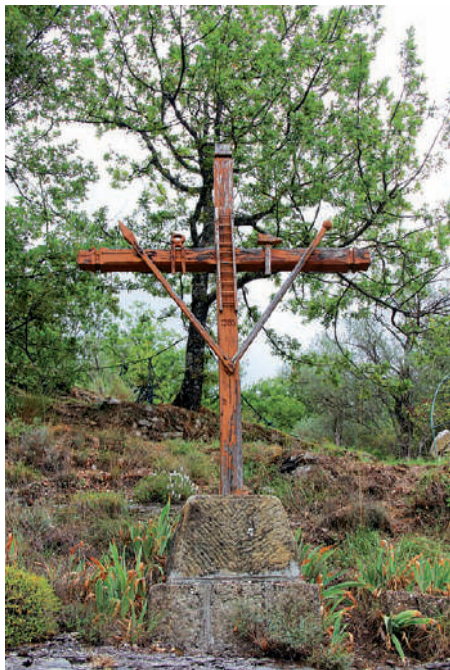


Église de Saint-Colomban

L'église de Saint-Colomban, 1844

L'église de Saint-Colomban, qui date de 1844, est isolée au milieu des maisons. La tradition veut qu'elle ait été autrefois implantée au quartier de *La Gleia* (l'église en patois) puis déplacée au milieu du XIX^e siècle. Une voûte en plein cintre couvre un vaisseau unique long de quatre travées avec une petite chapelle de chaque côté et un chevet plat. Le clocher fut rajouté en 1888.

En 1915, l'église fut victime d'un incendie qui détruisit une partie du mobilier. La population du hameau était connue pour sa ferveur religieuse. C'est la raison pour laquelle la procession pour saint Colomban était une des plus belles de Lantosque. Un imposant cortège suivait la statue du saint : le curé abrité par un baldaquin, les pénitents, les différentes sociétés religieuses de jeunes filles, de femmes, d'hommes mariés...



Croix de la Passion, route de Camari



Four à pain de Camari

Croix de la Passion, route de Camari, 1983

Située au quartier du Coulet, sur la route de Camari, cette Croix de la Passion a été réalisée en 1983 par un habitant du hameau. Appelée ainsi parce qu'elle porte les instruments de la Passion, c'est un témoin de la foi religieuse qui continue à animer les vallées du haut pays.

Four à pain de Camari

À Lantosque, chaque famille avait son four à côté de la maison ou plus rarement dans le hameau comme ici le four à pain de Camari. La pierre réfractaire de Biot était utilisée pour leur construction. Les ménagères y pétrissaient et y cuisaient le pain nécessaire à toute la maisonnée mais aussi des plats cuisinés ou des tartes selon les saisons. Le recul puis la disparition de la culture du blé au milieu du XX^e siècle ont condamné ces fours à s'éteindre. Utilisé régulièrement, le four communal de Camari continue de perpétuer l'usage ancestral de la cuisson collective du pain...



Église Saint-Arnoux, à Loda

Le hameau de Loda et l'église Saint-Arnoux, XVIII^e siècle

Sur le col, l'église Saint-Arnoux apparaît isolée mais de nombreuses habitations sont dispersées alentour. Loda est un site médiéval connu depuis le XII^e siècle. En effet, les vestiges d'un château-fort se trouvent à proximité, sur la crête de Castel Fortis. Il commandait l'accès à Lantosque par le vallon de l'Infernet. Au milieu du XVIII^e siècle, les 280 habitants des quartiers de Gorblaou, Bonvillar et Béasse demandèrent la reconstruction de la chapelle existante, trop exiguë pour abriter les fidèles. Ces derniers étaient éloignés de Lucéram ou de Lantosque, à deux heures de marche, par des chemins impraticables en hiver. En 1755, l'évêque leur accorda l'autorisation de construire une église à l'emplacement actuel, avec le statut de succursale et affecta un prêtre pour y donner tous les sacrements. Dans le prolongement de l'église se trouvent le presbytère et l'ancienne école.



L'intérieur de l'église Saint-Arnoux

L'intérieur de l'église Saint-Arnoux

C'est un édifice élégant, doté de deux chapelles latérales arrondies, décoré dans le goût baroque avec pilastres et voûte à pénétrations. Un joli clocher complète le bâtiment. L'église conserve un reliquaire contenant les reliques de saint Arnoux. Elle est en effet placée sous le vocable de ce saint, évêque de Metz mort en 641, protecteur contre les maladies de la gorge et de la peau. La légende raconte qu'Arnoux, maire du Palais d'Austrasie, maria son fils à celle qui devint sainte Begga, se dépouilla de tous ses biens et se fit moine à Lérins. La population de Metz l'ayant réclamé pour évêque, il s'enfuit dans les gorges du Loup mais il fut découvert et dut se résigner à devenir évêque pendant quelques années avant de se retirer dans un ermitage près de Remiremont.



Vue générale des hameaux au sud-ouest de Lantosque

Autour de Pélasque

Au sud-ouest du village de Lantosque, sur la rive droite de la Vésubie, se trouvent plusieurs hameaux situés sur des coteaux bien exposés entre 600 et 800 m d'altitude : la Vilette, le Terron, Saint-Georges, Pélasque, le Farguet et les Condamines. La densité de l'habitat, tantôt groupé, tantôt dispersé, s'explique par la richesse du terroir, véritable grenier de la commune. Cultures potagères irriguées à proximité des habitations, vignes, blé, et surtout oliviers constituaient un paysage agricole typiquement méditerranéen, aujourd'hui quasiment disparu. La Cime de la Redoute, sommet qui domine le secteur à 1 185 m d'altitude, fit l'objet, en 1792, de fortifications provisoires établies par l'armée sarde afin de protéger la vallée de la Vésubie de l'offensive des troupes républicaines.



Église paroissiale Notre-Dame-des-Anges, Pélisque



L'intérieur de l'église de Pélisque

L'église paroissiale Notre-Dame-des-Anges, Pélasque

À l'origine chapelle rurale, ce lieu de culte fut transformé en paroisse à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle. L'église est placée sous le vocable de la Vierge Marie sous le nom de Notre-Dame-des-Anges mais elle possédait aussi comme patron saint André. La construction de l'édifice n'est pas documentée. Son plan laisse entrevoir l'existence d'un bâtiment plus ancien à l'emplacement du chœur. Un solide clocher en pierre de taille a été accolé à l'édifice. Au milieu du XIX^e siècle, un incendie détruisit une partie des objets du culte que l'on dut renouveler. Ainsi, le retable du chevet enferme une toile représentant Notre-Dame des Anges datée de 1874. Comme nombre d'autres édifices à Lantosque, l'église de Pélasque fut toujours affectée par d'importants mouvements de terrain qui rendirent nécessaire sa consolidation, notamment en 1941.



Chapelle Saint-Georges



L'intérieur de la chapelle Saint-Georges

La chapelle Saint-Georges

Entre Lantosque et Pélasque, la chapelle Saint-Georges, soigneusement restaurée, est édifiée sur un col à 674 m d'altitude. C'est un beau bâtiment, voûté plein cintre, doté d'un élégant petit clocheton. La chapelle était autrefois au cœur d'un quartier agricole où l'olivier dominait. Elle est ouverte le 23 avril, jour de la fête du saint et du quartier. Il n'existe dans le comté de Nice que deux chapelles placées sous le vocable de saint Georges. À l'intérieur, un tableau le représente terrassant le dragon. La légende de saint Georges s'est diffusée au Moyen Âge à partir de l'Angleterre. Elle raconte qu'un dragon exigeait d'une ville qu'elle lui livrât des proies humaines. Celles-ci étaient tirées au sort jusqu'à ce qu'un jour la fille du roi soit désignée. Survint alors Georges, chevalier de la Cappadoce, qui dégaina son épée et dompta le monstre...



Chapelle Sainte-Croix



L'intérieur de la chapelle Sainte-Croix

Chapelle Sainte-Croix, hameau des Condamines, 1716

Ce petit édifice présente une forme pentagonale rare. Construit en 1716, il abritait l'ancienne confrérie des pénitents blancs du hameau. La chapelle, récemment restaurée, trône au milieu des prés. C'est au hameau des Condamines que naquit en 1713 un personnage illustre, l'abbé Jean Charles Passeroni. Celui-ci connut la célébrité comme poète. Il est l'auteur d'une *Vie de Cicéron* en huit parties, de fables et de nombreuses poésies.



Chapelle Saint-André

Chapelle Saint-André

La chapelle est posée sur un piton rocheux dominant le Riou du Figaret, au milieu d'un site spectaculaire, à la limite entre l'espace cultivé et la forêt. Elle était autrefois ouverte ce qui indique une construction ancienne, peut-être le XVI^e siècle. Le chemin qui y conduit suit le canal d'arrosage du Figaret, long de 4,750 km qui, dans l'entre-deux-guerres, irriguait 117 ha de prairies, de jardins et de vergers.

D'énormes châtaigniers jalonnent le parcours.

Le quartier a connu un début de développement touristique dans l'entre-deux-guerres grâce à l'hôtel Auda, établissement réputé qui attirait de nombreux touristes.



Chapelle Notre-Dame-des-Victoires

Chapelle Notre-Dame-des-Victoires, Granges de la Brasque, 1932

Jouxtant les casernements des Granges de la Brasque situés sur la commune d'Utelle, la chapelle se trouve sur la commune de Lantosque. C'est l'abbé Rochard, à l'origine du sanctuaire de la Balma, qui eut l'idée de créer un lieu de culte à cet endroit, destiné aux troupes qui stationnaient en été à partir de 1931. Les plans furent établis en 1930. En septembre de la même année, la fabrique de Lantosque fit l'acquisition des terrains et les travaux furent conduits jusqu'en 1937. De style néo-roman en vogue à l'époque dans le haut-pays, la chapelle est imposante par ses dimensions (près de 20 m de long). Sur une élévation en pierres de taille fut posée une voûte en plein cintre en béton armé, malheureusement dégradée par les infiltrations. Malgré l'abandon du site par l'armée, les Lantosquois restent très attachés à leur chapelle.



Le village d'Utelle

UTELLE

L'historien André Compan voit dans le nom d'Utelle la base préceltique *ut*, qui signifie promontoire, point de vue. Situé en position dominante, entouré de sommets majestueux et administrant un vaste territoire communal de 6 797 ha aux forts contrastes mais où se sont développés d'agréables et nombreux hameaux, Utelle est parmi les plus beaux villages du département. Sa richesse architecturale et l'harmonie de son développement urbain témoignent de son importance passée. Dès l'Antiquité, une organisation humaine est attestée par des tombes sous *tegulae*, des vases funéraires et un fragment d'épithaphe. C'est au Moyen Âge cependant que s'affirma la prospérité d'Utelle. Ses chartes anciennes révèlent les ambitions d'une communauté farouchement attachée à son indépendance et à la reconnaissance de ses privilèges, confirmés dès 1352 par la reine Jeanne. À cette époque est déjà mentionné un castrum dont rien ne subsiste aujourd'hui. La communauté s'administrait elle-même selon les règles d'un statut municipal établi en 1533 ; sa principale richesse était la forêt de Manoinas sur les pentes du Tournairêt (Granges de la Brasque) dont on exploitait les mélèzes et sapins, à laquelle s'ajoutaient les activités traditionnelles d'élevage et d'agriculture. En 1588, la Dédiction à la maison de Savoie plaça Utelle en position centrale dans les échanges entre Barcelonnette et Nice, situation renforcée par l'achèvement en 1434 du chemin entre Nice et Turin. Sa position stratégique lui valut de souffrir des combats lors de la Révolution. Au XIX^e siècle, les visiteurs découvrent un village évolué, riche d'une organisation sociale diversifiée et stable où la piété a fait naître une multitude de constructions religieuses. Aujourd'hui, Utelle conserve une forte attractivité touristique grâce à un incomparable patrimoine architectural.



L'église Saint-Véran et son porche



Vestiges du XIV^e siècle

Église paroissiale Saint-Véran, deuxième tiers du XIV^e siècle-XVIII^e siècle

La mention, vers 1150, d'un *Guillemus, clericus de Uels* laisse penser qu'une église originelle existait au XII^e siècle. L'observation des élévations révèle que Saint-Véran a subi de profondes transformations. Sur un édifice du deuxième tiers du XIV^e siècle ruiné par un séisme (peut-être celui de 1494 ?), une reconstruction vers 1500-1520 réutilisa une partie des murs. On retrouve en effet les éléments les plus anciens, du XIV^e siècle, sur le mur pignon de l'église : un portail abritant un tympan dont le seul décor est une croix grecque, au-dessus une baie couverte d'un arc en plein cintre et cinq coupelles vernissées, des majoliques, disposées en forme de croix. C'est une habitude décorative qui remonte à l'époque romane, mais qui perdure jusqu'à la fin du Moyen Âge. À gauche du clocher, la façade a été exhaussée et porte les traces d'un grand portail bouché. L'édifice d'alors, plus simple que ses voisins de La Tour et Roquebillière, non voûté, n'avait qu'une charpente apparente. Avant 1540, le porche fut rajouté à l'édifice. En 1651, surélevée, l'église reçut une voûte légère en plâtre. Entre 1772 et 1775 l'intérieur se vit embelli de retables et de gypseries et une sacristie fut accolée au sud-est. Dans son état actuel, la paroissiale Saint-Véran présente un plan basilical à trois nefs de quatre travées, séparées par deux rangées de colonnes ; le chœur carré à chevet plat prolonge le vaisseau central.



L'intérieur de l'église paroissiale

L'intérieur de l'église paroissiale (XVIII^e siècle)

Outre le portail d'entrée en bois sculpté de 1542, composé de douze panneaux représentant les épisodes de la vie de saint Véran de Cavaillon et son combat contre la fameuse *coulobre*, on remarquera une *Annonciation* du XVI^e siècle, de magnifiques retables dont celui de Saint-Antoine-de-Padoue réalisé en 1772 par le maître stucateur Caldelaro, auteur également du décor des fonts baptismaux. Les travaux d'embellissement qui donnent à l'église son allure actuelle ont été faits dans le style rocaille qui devint très en vogue dans le Comté à la fin du XVIII^e siècle. Le décor des nefs : arcs doubleaux, arcs transversaux et encadrements des baies hautes de la nef centrale et des bas-côtés, comportant de multiples personnages, doit être situé dans le dernier tiers de ce siècle. Deux tableaux historiques dans le chœur ont un lien avec la Maison de Savoie : l'un représente Amédée IX faisant l'aumône et l'autre le Saint Suaire et saint Maurice d'Agaune, protecteur des États de Savoie.



Portail, bois sculpté, 1542



Annonciation, huile sur bois, anonyme, vers 1540



Retable de Saint-Antoine,
œuvre du maître stucateur Caldelaro, 1772



Statue de saint Véran,
XVII^e ou XVIII^e siècle



Fonts baptismaux, œuvre du maître stucateur Caldclaro, 1775



Retable de la Passion

Retable de la Passion, maître-autel, anonyme, non daté

Le retable est une œuvre sculptée monumentale (9 m de haut sur 5,70 m de large), totalement enchâssée dans le chœur de l'église. Sa structure s'apparente à celle d'un temple et se compose de deux ailes appliquées au mur et d'une partie centrale, saillante de presque un mètre, reposant sur un ensemble de pilastres et de colonnes richement décoré. La « lecture » de ce monument peut se faire verticalement, en reliant entre eux les éléments polychromiques : le tabernacle qui abrite l'Eucharistie, la statue de saint Véran, saint patron de la paroisse rajoutée au XVIII^e siècle, les crucifiés représentant le sacrifice de la Crucifixion et le Christ de la Résurrection. En fond et horizontalement, on peut suivre le récit de la Passion du Christ développé en 22 scènes qu'on lit de gauche à droite et de bas en haut. Fichés sur les corniches rampantes, six soldats dont quatre sont endormis, forment la scène de la Résurrection et entourent le Christ de gloire. L'auteur de l'œuvre et la date de réalisation restent inconnus.



Retable de la Passion, détail



Retable de la Passion, détail



La place de la République et la fontaine

La place de la République et la fontaine (1898)

Cette place est le cœur historique du village avec l'église, l'hôpital Sainte-Christine et l'ancienne mairie, au départ de la rue Passeroni. Construit sur une galerie en arcades, ce dernier édifice comporte deux cadrans solaires en angle, surmontant les armes de la maison de Savoie et celles de la commune d'Utelle, assez fidèlement reproduites puisque les armoiries officielles sont « D'argent aux deux pals d'azur, à l'ours de sable, brochant sur le tout ». Faisant face, la Maison Thaon est une ancienne demeure noble, XVIII^e, construite sur arcades et décorée de fresques. Dans la montée de la rue du Planet se trouve l'ancienne prison communale. Telle qu'on peut la voir aujourd'hui, la fontaine date de 1898. Elle fut réalisée lorsque la municipalité fit capter des sources situées au quartier de Roubi, à plus de 2 km du village, parce que les 431 habitants du village se retrouvaient chaque été complètement dépourvus du précieux liquide. C'est un monument exceptionnel par son importance et par sa recherche architecturale. Jusqu'en 1934, ce fut le seul point de distribution d'eau au village.



Façade de l'hôpital Sainte-Christine

Hôpital Sainte-Christine, 1765

Fondation pieuse, cet hôpital fut fondé le 16 avril 1686 par testament du notaire ducal Jacques Cristini. La réalisation et la gestion de l'établissement, dont la vocation était le soin des malades pauvres, furent confiées à la confrérie des Pénitents blancs de la Sainte-Croix et du Gonfalon. Modestement doté au départ, il connut un véritable essor grâce aux financements qui lui furent apportés par le fils du fondateur et ses neveux. La date de 1765, figurant sur le portail, marque la véritable date de création de cet hôpital-hospice. Les soins prodigués reflètent la vie d'une communauté agro-pastorale : on soignait à l'hôpital des morsures dues à un loup enragé, les conséquences d'un accident en forêt, les malades de typhoïde...

À cela s'ajoutaient des actions caritatives comme la distribution de vivres lors des disettes. Ce furent les sœurs hospitalières de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul qui se chargèrent des soins aux malades de 1834 à 1928, date de sa fermeture.



Chapelle Sainte-Croix

Chapelle Sainte-Croix, XVII^e siècle

La chapelle Sainte-Croix est un édifice aux belles proportions auquel on accède par la jolie place du chanoine Roubaudi. On remarquera, sur la façade d'une des maisons, le réemploi de deux fragments d'une borne frontière initialement placée au col des Champs. L'un porte la date de 1823, l'autre est gravé d'une croix de Savoie. Passée la petite calade aux pierres contrastées, on pénètre dans un édifice original dans le contexte baroque régional. La chapelle a été construite par la confrérie des Pénitents blancs, forte de 80 membres en 1809, dont la vocation était l'assistance aux malades. La façade du bâtiment, rythmée de pilastres d'ordre colossal soutenant d'un seul élan le fronton, a des tendances néoclassiques. À l'angle nord-ouest, un clocheton est couvert d'une coupole sur tambour aux tuiles polychromes. L'intérieur, de plan barlong, présente une nef unique où alternent quatre travées inégales couvertes d'un berceau plein cintre aveugle ou de voûtes à pénétrations. Le chœur, au chevet plat, est constitué d'une travée longue exactement de même largeur que la nef, mais plus basse et couverte d'un berceau surbaissé.



L'intérieur de la chapelle Sainte-Croix

L'intérieur de la chapelle Sainte-Croix

Le chevet de la chapelle est entièrement occupé par un retable monumental en bois sculpté, doré et polychrome. C'est une œuvre puissante et remarquable. Le centre est encadré de doubles colonnes torses. Les niches latérales s'ouvrent entre des cariatides. Les hauts sont peuplés d'anges, angelots et *putti* qui entourent un *Père Eternel*. La partie la plus spectaculaire est le panneau central qui est une copie de la *Descente de Croix* que Rubens peignit pour la cathédrale d'Anvers en 1612. Mais ici il s'agit d'une monumentale sculpture en bas-relief entièrement dorée sur un fond peint de motifs floraux.

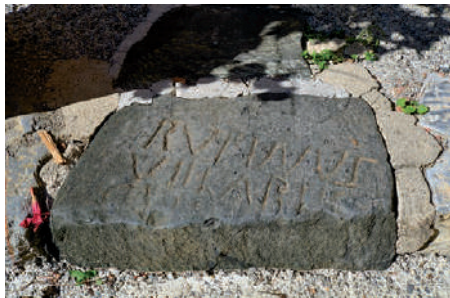
Outre la copie de Rubens, la chapelle s'orne d'une suite de sept toiles évoquant la Passion, dont l'une *L'arrestation du Christ* est due au peintre niçois Guglielmo Thaone, actif de 1711 à 1753, à qui l'on doit des décors éphémères réalisés lors de visites de souverains mais aussi une demi-douzaine de toiles qui ornent les églises du comté. Influencé par Rubens et Annibale Carrache, puisant son inspiration dans les modèles des peintres italiens diffusés par la gravure, ce peintre a su composer des scènes vivantes où les personnages aux silhouettes charpentées et aux visages expressifs forment des compositions originales.



Chapelle des Pénitents noirs (actuelle salle des fêtes)

Chapelle des Pénitents noirs

La chapelle des Pénitents noirs est désacralisée de longue date. Après avoir été laissée à l'abandon, elle a été restaurée et convertie en salle polyvalente. Les éléments architecturaux et ornementaux qui subsistaient ont été heureusement conservés et réhabilités. En façade, des paires de pilastres soutiennent une architrave au-delà de laquelle le pignon est percé d'une baie rectangulaire. Le portail encadré de pilastres engagés soutenant une corniche saillante est surmonté d'un vaste panneau lui-même encadré de pilastres cannelés et d'une corniche. Seules les couleurs bleue et saumon et l'inscription du panneau, encore visibles dans les années 1980, n'ont pas été maintenues. Le décor intérieur, conservé aujourd'hui, se concentre sur la travée de chœur avec des gypseries ornant le couvrement et un grand retable de stucs occupant tout le chevet plat.



Sculptures et linteaux

Sculptures et linteaux, XV^e et XVI^e siècles

Le promeneur pourra agrémenter sa déambulation dans le village par la recherche de linteaux ou d'éléments lapidaires gravés datables de la fin du XV^e et du XVI^e siècles, inclus dans les façades : animaux (agneau, chien), pierres à bossage et linteaux servant d'enseignes, sur lesquels figurent, rue du Château, les instruments du forgeron avec pinces, enclume et marteau ou, rue Passeroni, des outils de maçon, avec équerre et compas gravés.

Dans cette même rue, on relèvera la présence d'une pierre en calcaire noir incluse dans un escalier, fragment d'une épitaphe datant du I^{er} siècle. Les linteaux rencontrés sont fréquemment ornés du monogramme IHS qui représente le nom de Jésus et peut être interprété comme l'abréviation du latin *Iesus Hominum Salvator*, mais l'origine grecque était ΙΗΣ, les trois premières lettres du nom de Jésus. Les monogrammes peuvent prendre des formes variées, être isolés ou inclus dans une couronne, parfois soutenue par deux anges aux larges mains et aux ailes déployées, comme c'est le cas ici.



Chapelle Saint-Sébastien

Chapelle Saint-Sébastien, fin XV^e siècle

Cette chapelle est à l'entrée sud du village, c'est-à-dire à l'arrivée de la grande route muletière montant du Cros par Le Villars et surtout venant du littoral par Levens et le pont de la Madone. Dédiée à saint Sébastien, invoqué contre la peste, il s'agit donc d'une chapelle-barrière protégeant le village des épidémies véhiculées depuis les ports du bord de mer. Sa datation n'est pas connue mais la chapelle apparaît dans deux chartes en 1499, lors de la concession d'un pré et d'un fenil que l'on situe « près de la chapelle Saint-Sébastien ». Ouvrant sur une large place, elle a été malheureusement désaffectée et convertie en grange-bergerie : sa façade avait été murée et la chapelle divisée en deux niveaux par un plancher. Le niveau supérieur étant maintenant ouvert, on peut observer des traces de fresques sur la voûte et l'intrados de l'arc.



Chapelle Saint-Antoine

Le Villars, chapelle Saint-Antoine-abbé dit aussi l'Ermite

Située entre Le Cros et Utelle sur le grand chemin muletier vésubien, c'est une charmante chapelle, de plan presque carré, aux façades totalement enduites. Sur l'angle sud-ouest un clocheton de plan carré est coiffé d'une pyramide en tuiles vernissées polychromes. Le chevet présente un retable de gypseries qui enserrait jusqu'à la fin des années 1970 un tableau *Vierge de Miséricorde et les saints Antoine-Ermite, Catherine de Sienne et Catherine d'Alexandrie, et Véran* huile sur toile, anonyme, non datée, aujourd'hui disparue et remplacée par une représentation moderne de saint Antoine. Le médaillon sommital porte la date de 1686 qui pourrait être celle d'une restauration du bâtiment et peut-être aussi celle de la toile originelle. Une plaque de marbre porte l'inscription suivante : « Saint Antoine saint du Paradis / faites nous retrouver / ce que nous avons perdu / maintenant et à l'heure / de notre mort / MERCI », révèle une confusion amusante avec saint Antoine-de-Padoue habituellement prié pour retrouver tout objet perdu.



Sanctuaire de la Madone (Notre-Dame-des-Miracles)

Sanctuaire de la Madone (Notre-Dame-des-Miracles), première moitié du XIX^e siècle

La légende veut que vers 840-850, trois marins en perdition dans la Baie des Anges aient vu une lueur sur un sommet proche du littoral qui les guida et leur permit d'accoster sains et saufs. Localisant cette lumière miraculeuse sur le long plateau de la Pinée, ils y édifièrent un oratoire vite transformé en chapelle. Le sanctuaire, aujourd'hui connu sous le nom de Madone d'Utelle, est mentionné en 1463 sous celui de chapelle Notre-Dame-des-Miracles. L'édifice, plusieurs fois reconstruit, fut le siège de guérisons miraculeuses. Incendié en 1793, le sanctuaire fut reconstruit à partir de 1808 puis entouré d'un cloître en 1871 qui permet l'exposition de nombreux ex-voto. L'édifice lui-même comporte une nef unique de cinq travées adoptant le principe de la travée rythmique : aux extrémités et au centre des travées courtes et basses alternent avec deux plus grandes et élevées. Une travée supplémentaire, plus étroite, constitue le chœur. Elle est couverte d'une voûte d'arêtes qui s'ouvre sur des baies hautes qui assurent un éclairage abondant du chœur en opposition avec la pénombre de la nef.



Retable du maître-autel

*Annonciation*

L'intérieur du sanctuaire

Le déambulatoire vibre d'une atmosphère toute particulière où dominent l'émotion et la gratitude ; aux murs sont accrochés de nombreux ex-voto, témoignages de reconnaissance pour une guérison accomplie, un mauvais pas évité ou un vœu réalisé. Toiles, béquilles abandonnées, plaques gravées, cœurs d'argent sont les expressions d'une piété populaire vivace.

À l'intérieur du sanctuaire, un retable à 4 colonnes lisses soutenant un monumental fronton occupe la totalité du chevet plat du sanctuaire. Il abrite la statue de la Vierge de l'Assomption, la tête ceinte d'une auréole aux douze étoiles, soutenue par deux anges ; c'est un bois sculpté polychrome, datant du début du XIX^e siècle. Deux toiles sont à remarquer : une *Annonciation* aux teintes délicates datée 1785 et une *Assomption* sans date.

La Vierge d'Utelle a été couronnée le 27 juin 1938 par M^{gr} Valerio Valeri, nonce apostolique, à l'occasion d'une cérémonie ayant rassemblé 30 000 personnes.

Depuis 1983, sous l'impulsion du recteur, des bâtiments d'accueil ont été ouverts et une permanence a été mise en place.



Étoiles de la Madone

Pèlerinages et étoiles

Les habitants d'Utelle, de la Tour et du Figaret, où les trois marins rescapés auraient fait souche, sont particulièrement attachés à l'accomplissement du pèlerinage à la Madone d'Utelle.

La procession était traditionnellement emmenée par leurs confréries de pénitents et leur clergé. Plusieurs dates réunissaient les fidèles : le troisième dimanche après Pâques, le lundi de Pentecôte, le 9 juillet, où se tenait le pèlerinage des moissons, et la fête de Notre-Dame des Miracles, le 15 août et le 8 septembre. Les populations restent attachées à ces dévotions traditionnelles, qui s'accompagnent de moments conviviaux dont la « chasse aux étoiles » est un temps fort.

La Vierge détache de son manteau une pluie d'étoiles à la veille de chaque pèlerinage : c'est ainsi que s'explique traditionnellement la présence d'étoiles de pierre retrouvées au sol.

D'après les travaux de M. Gérard Thomel, ancien conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Nice, ces étoiles sont des segments fossilisés d'animaux marins, les Crinoïdes, proches parents des oursins, ce qui rappelle qu'il y a environ 140 millions d'années la mer recouvrait cette région.



Église Saint-Honorat

Église Saint-Honorat, Le Figaret, début XIX^e siècle

L'église se situe sur un terroir acquis de Lantosque le 1^{er} août 1459 pour 320 florins, cession approuvée par le duc de Savoie le 1^{er} septembre. L'église Saint-Honorat et Saint-Barthélemy fut promue paroissiale en 1802, et reconstruite à cette occasion entre 1802 et 1825. Le clocher en pierre, d'une belle hauteur, n'a été rajouté qu'en 1902 ; sa couverture se détache dans un paysage verdoyant et paisible où prédomine l'olivier.



L'intérieur de l'église Saint-Honorat

L'intérieur de l'église Saint-Honorat

L'édifice est de plan barlong constitué d'une nef unique de quatre travées qui sont séparées par de doubles pilastres engagés à chapiteaux ioniques. Le couvrement est formé d'une voûte en berceau plein cintre à pénétrations ; une double corniche en stuc renforce les murs gouttereaux et reçoit la voûte. Le chœur, très resserré par des segments de murs, est à peine surélevé d'un seul emmarchement. Le chevet en abside pentagonale est sous une voûte à nervures. Le retable en bois sculpté du maître-autel, peint dans une belle harmonie de rouge, bleu et or, enferme une toile de facture naïve : *saint Honorat entre saint Jean-Baptiste et saint Barthélémy sous la Vierge tendant le Rosaire aux saints Dominique et Catherine*. Elle peut remonter à l'extrême fin du XVII^e. Les autres toiles reprennent des thèmes iconographiques classiques : *Assomption et les Âmes du Purgatoire, Gloire de la Sainte Croix* et les saints *Joseph Antoine-de-Padoue et Honorat, Saint Joseph et l'Enfant Jésus*, et un tondo (toile ronde), *L'Immaculée Conception*.



Chapelle Sainte-Anne, Le Blaquet

Chapelle Sainte-Anne, hameau du Blaquet, fin XVIII^e siècle

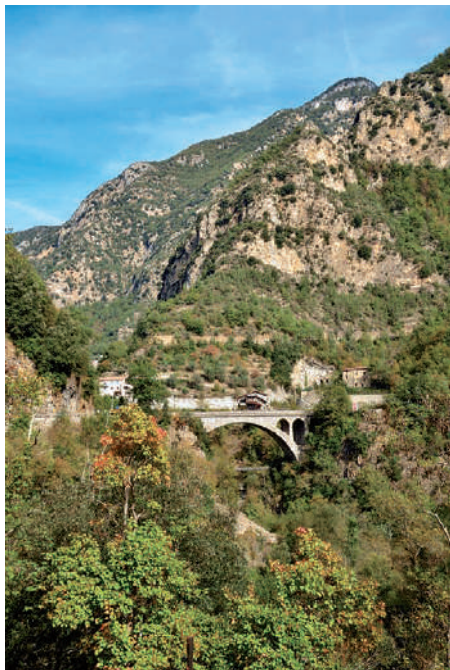
La chapelle Saint-Anne est un charmant édifice joliment environné d'oliviers. D'agréables proportions, elle offre à la vue le contraste d'un petit clocher crépi et d'un corps de bâtiment laissé en pierres apparentes. Le quartier du Blaquet, assez éloigné du Figaret, justifiait un lieu de culte d'appoint. La chapelle a donc été fondée en 1760-61, à la suite d'une requête des gens du hameau auprès de l'autorité de tutelle à Nice. Avant sa restauration en 1987-88, l'édifice était en piteux état et avait entièrement perdu sa toiture ; son mobilier intérieur est modeste. Le choix de la titulature est à mettre en rapport avec la proximité du sanctuaire de Sainte-Anne-du-Mounar dans la forêt du Tournairêt sur la commune de Clans, important lieu de pèlerinage pour les communes environnant ce sommet.



L'intérieur de l'église Saint-Jean-Baptiste

Chapelle Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-la-Rivière, 1899

L'édifice actuel est daté 1899 sur le linteau du portail latéral. Il présente une nef de trois travées, flanquée à gauche d'un collatéral sur deux travées et à droite d'une chapelle latérale ouvrant juste avant le chœur. Le couvrement est constitué de voûtes en berceau plein cintre. Le chœur occupe une travée sous une voûte à croisée d'arêtes. Il est élargi à gauche d'une chapelle latérale. Mis à part le saint Jean-Baptiste en bois sculpté polychrome de la niche du chœur, le mobilier est constitué essentiellement d'une dizaine de statues sulpiciennes en plâtre. Dans la sacristie une monstrance aux reliques de saint Bassus, premier évêque légendaire de Nice, constitue une curiosité. Le bâtiment a bénéficié d'une restauration générale en 1999-2000.



Pont routier de Saint-Jean-la-Rivière



Ancien pont du tramway

Ponts de Saint-Jean-la-Rivière

Napoléon III avait promis qu'avec le rattachement du comté à la France, il achèverait le désenclavement de l'arrière pays entrepris par les Sardes avant 1860. La route atteignit enfin Saint-Martin-Vésubie en 1876 mais son tracé par Levens et Duranus ne convenait pas aux communes de la Vésubie qui obtinrent une nouvelle voie suivant le cours de la Vésubie, route achevée en 1894. De nombreux ouvrages d'art, l'ouverture des gorges en aval de Saint-Jean, et le percement de trois tunnels permirent le passage de ce nouvel axe ; à ces infrastructures s'ajoutèrent celles de la ligne de tramway Plan-du-Var-Saint-Martin-Vésubie (34,1 km). Le tracé suivait alternativement les deux rives de la Vésubie en traversant plusieurs tunnels, dont un de 300 m ; on atteignait Saint-Jean-la-Rivière grâce à un pont d'une seule arche de 45 m de long, à 38 m au-dessus de la rivière, ouvrage utilisant une technique ultramoderne pour l'époque, celle du béton armé. L'ouverture de la ligne de tramway se fit en 1909, la traction électrique remplaçant la vapeur dès 1911. Le désenclavement de la vallée permit de joindre plus rapidement Nice mais en rendant plus proche la ville, il fut un facteur d'accélération de l'exode rural.



Prise d'eau du canal de la Vésubie et usine EDF

Prise d'eau du canal de la Vésubie, Saint-Jean-la-Rivière, 1880

Le projet de captage des eaux de la Vésubie afin d'alimenter la région niçoise, pour ses besoins agricoles et urbains, date du milieu du XIX^e siècle. Bénéficiaire de la concession, la Compagnie des eaux commença à distribuer l'eau à Nice en 1885 grâce à la construction du canal principal, long de 28 km. Le concepteur du projet, l'ingénieur Delacroix, avait choisi ce site afin d'y implanter l'ouvrage de tête du canal. Aujourd'hui inscrites au titre des Monuments historiques, les installations ont été soigneusement entretenues et conservées.

Usine hydroélectrique EDF, Saint-Jean-la-Rivière, 1917

C'est la société Chiris et compagnie qui fut à l'origine de la construction de l'usine hydroélectrique de Saint-Jean-la-Rivière, pendant la première guerre mondiale, afin d'alimenter en courant électrique l'usine chimique de Saint-Martin-du-Var travaillant pour la défense nationale. Dans l'entre-deux-guerres, les installations furent acquises par la société Énergie Électrique du Littoral Méditerranéen (EELM). À sa construction, l'usine exploitait une chute d'eau de 30 m et développait une puissance de 3 000 cv.



Batterie de Saint-Jean-la-Rivière

Batterie de Saint-Jean-la-Rivière, 1887

La construction de la batterie de Saint-Jean-la-Rivière ou *chiuse* (de l'italien *chiudere* c'est-à-dire fermer) trouve son origine dans le contexte diplomatique ayant suivi le rattachement du comté de Nice à la France. Le Royaume d'Italie avait maintenu sa maîtrise des cols et des sommets en conservant des territoires en Tinée, Vésubie et Roya, faisant ainsi peser sur la France une menace permanente d'invasion. La dégradation des relations diplomatiques entre les deux pays en 1870 entraîna une militarisation des frontières. La défense de Nice, point d'aboutissement de toutes les vallées, dicta l'établissement de verrous chargés d'empêcher le passage de l'ennemi. En 1887, le passage par la Vésubie fut verrouillé par ce fort caverne, creusé dans la falaise, sur le même modèle que celui de Bauma Negra dans la Tinée. Composé de deux casemates servant de logement et pouvant recevoir 60 hommes, protégé par des grilles, le fort défendait l'accès à la route grâce à une série de postes de tir en enfilade ; deux pont-levis manœuvrables de l'intérieur du fort permettaient d'interrompre le trafic.



Église Saint-Pierre d'Alcantara

Église Saint-Pierre d'Alcantara, Le Cros-d'Utelle, 1672

À la suite du Concordat de 1801, cette église devint paroissiale foraine ou secondaire en 1802. Elle porte le nom de saint Pierre d'Alcantara, dont le culte est original dans la vallée de la Vésubie. Réformateur de l'observance franciscaine en Espagne (les Alcantarins), saint Pierre d'Alcantara (1499-1562, canonisé en 1669), fut conseiller de Thérèse d'Avilà dont il favorisa la réforme carmélite. Il figure sur la toile du chevet *Sainte Trinité dominant les saints François d'Assise et Pierre d'Alcantara*, datée 1672.

Cette date pourrait être admise comme celle de l'achèvement de la construction de l'édifice. L'église a été restaurée en 1996-1997.



L'intérieur de l'église Saint-Pierre-d'Alcantara

L'intérieur de l'église Saint-Pierre d'Alcantara

L'église est de plan barlong et présente une nef unique de cinq travées irrégulières, dont celle du chœur, et un chevet plat. Elle est couverte de voûtes en berceau surbaissé à pénétrations, sauf dans la travée centrale, sans aucun doubleau même peint. Le découpage de la nef est assuré par des pilastres plats à chapiteaux moulurés soutenant une corniche à architrave en stuc. Deux autels latéraux en marbre blanc, fin XIX^e, portent des groupes en plâtre de type sulpicien. Outre la toile du chevet déjà mentionnée, une autre toile figure en buste *Saint Pie V et le miracle du Crucifix*. Ce thème populaire de l'iconographie du pape dominicain est également présent dans la paroissiale Saint-Véran d'Utelle.



Le moulin vu depuis le vallon



Meules avec leur piste

Moulin coopératif de Cros-d'Utelle, 1925

Cros d'Utelle comptait trois moulins à huile au XIX^e siècle. L'un d'eux se trouvait à côté du pont franchissant la Vésubie, les deux autres sur le vallon des Moutons. En 1925, le mauvais état du dernier moulin privé en activité décida 23 propriétaires à s'unir pour créer une société coopérative qui fit équiper par l'entreprise niçoise Giordan ce moulin à huile et à farine, ultra-moderne pour l'époque puisqu'il utilisait l'électricité. Utilisé jusqu'au début des années 2000, le moulin à huile comprenait un broyeur à meules et deux presses hydrauliques. Les olives étaient réceptionnées au premier étage, au niveau de la route, et descendaient dans le broyeur grâce à une goulotte. La partie moulin à farine disposait de deux paires de meules et d'un blutoir. Les machines étaient actionnées par un moteur hydraulique et un système de courroies et de poulies fixées au plafond.



Pont du Cros-d'Utelle

Pont du Cros-d'Utelle

Le pont du Cros-d'Utelle rappelle l'importance des voies de communication dans la vallée de la Vésubie et les difficultés liées au franchissement de la rivière. En 1552, la communauté d'Utelle commanda sa reconstruction au tailleur de pierres Monet Cristini. Moyennant 1 300 florins, il fallait entièrement refaire le pont à l'endroit où il avait été édifié par maître Bartolomeo Isnardi de Clans, avec une arche de 12 palmes d'ouverture par 12 de haut. Il est impossible de dire s'il s'agit du pont actuel. En 1803, Fodéré mentionnait l'importance de ce pont qui menaçait ruine et avait un besoin urgent de réparation. À proximité se trouvait la chapelle disparue de la Madone du Pont du Cros (ou Notre-Dame-de-la-Sorbière du nom du lieu-dit), située sur une butte dominant le « Garoumiou » ou gué romain, un peu en aval du pont plus tardif, qui a bénéficié à son tour de cette protection mariale. L'église est citée en 1376 ; le quartier de l'ancienne gare du tramway qui domine le pont actuel conserve aujourd'hui le nom de « *la Madone* ».



Église paroissiale du Chaudan

Église paroissiale Notre-Dame-de-la-Visitation, Le Chaudan

Le hameau comptait 40 habitants en 1806. Pour tenir compte des besoins spirituels des habitants, parfois entravés par l'éloignement, la simple succursale du Chaudan fut promue en paroissiale en 1802. Cette transformation, que l'on retrouve à la même époque pour les chapelles du Cros, du Figaret et du Reveston, conduisit à une reconstruction du bâtiment qui fut doté d'un clocher accolé à l'ouest. La façade, percée d'une thermale, est surmontée d'un fronton triangulaire. Au-dessus du portail à encadrement mouluré de stuc ont été rassemblées les deux plaques honorant les soldats du Chaudan et du Reveston morts pour la France lors de la Grande Guerre.



L'intérieur de l'église Notre-Dame-de-la-Visitation

L'intérieur de l'église Notre-Dame-de-la-Visitation

L'intérieur de plan barlong comprend une large nef unique de trois travées séparées par des pilastres engagés. Elle est couverte d'une voûte en berceau surbaissé à profondes pénétrations ouvrant sur des baies carrées dont deux à l'ouest sont fonctionnelles.

Le chœur, beaucoup plus bas que la nef, est couvert d'un berceau plein cintre ; le chevet est plat. L'originalité vient de la barrière de communion qui forme deux quarts de cercle supportés par un simple emmarchement de marbre blanc. Trois toiles très rustiques aux thèmes classiques de la Visitation, de la Vierge du Rosaire, et de la Vierge à l'Enfant, peut-être dues au même artisan-peintre, viennent compléter un ensemble de statues sulpiciennes de plâtre et des chromos divers.



Église Notre-Dame-du-Rosaire

Église Notre-Dame-du-Rosaire, Le Reveston

L'étymologie du lieu est le revers, c'est-à-dire l'ubac, et donc ici le petit ubac. Le hameau n'est accessible qu'à pied. Le sentier le plus direct s'embranché au milieu des gorges de la Mescla mais d'autres itinéraires partent du Chaudan ou de la Madone. Au centre de constructions dispersées, dont l'ancienne école, l'église est un long édifice sans décor, couvert de tuiles rondes. Au chevet et à l'est, la sacristie est accolée en retour d'angle ; elle est légèrement plus basse. Entre les deux bâtiments, s'étend un cimetière envahi d'herbes folles. À l'angle nord-ouest de la façade, un clocheton est posé transversalement sur le mur gouttereau. L'intérieur, très dégradé, est constitué d'une longue nef unique et d'un chœur carré à chevet plat. Actuellement rien ne reste du mobilier ; l'église désormais ouverte aux quatre vents a été victime de plusieurs saccages. Seul subsiste le plaisir d'observer, sur ce site, une nature paisible et riante, soigneusement entretenue par l'unique habitant du hameau.



Ouvrage défensif du camp

Camp du Tournaire (Granges de la Brasque), 1889-1931

À partir de 1885, le massif du Mont Tournaire (2 086 m) prit une importance stratégique pour l'état-major français.

Une importante position défensive y fut progressivement aménagée et diverses constructions y furent dressées, de 1889 à 1931, prenant le nom de « Camp du Tournaire ». En particulier des casernements destinés à servir de lieu de cantonnement d'été pour l'armée furent construits au quartier des Granges de la Brasque, à 1 700 m d'altitude, comprenant notamment deux grands bâtiments en pierre de taille et des baraques en bois.

Un ouvrage défensif original est visible à l'entrée du camp, flanqué sur deux angles opposés en diagonale de deux échauguettes en béton. L'ensemble du camp fut occupé en été dans les années 1930 comme le montre, à l'entrée du camp, les stèles d'insignes d'unités militaires gravées sur des rochers par les soldats.



Duranus

D U R A N U S

La commune de Duranus s'étend sur 1 610 h a entre Vésubie et Paillon. Le relief, tourmenté, atteint l'altitude de 1 501 m à la cime de Rocassiera. Trois ruisseaux traversent son territoire en se jetant dans la Vésubie : le Campon, l'Affaia et le Duranus. Au XVII^e siècle, un premier site occupé depuis le milieu du Moyen Âge à Rocca-Sparviera fut abandonné par ses habitants qui choisirent de s'installer plus bas dans les campagnes dominant la Vésubie et le Paillon, fondant ainsi le village de Duranus et le hameau de l'Engarvin. Le nom de Duranus a probablement pour origine la racine pré-indo-européenne *dur*, c'est-à-dire relief abrupt et source.

En 1365, Pierre Marchesan avait acquis de Louis et Jeanne, roi et reine de Jérusalem, château, lieu et juridiction de « Rocca sparvera », moyennant la somme de 700 florins d'or. Par la suite, la communauté resta sous la domination de cette puissante famille jusqu'à la Révolution. La période qui s'ensuivit fut douloureuse pour la population en raison des affrontements entre soldats français et barbets, résistant à l'occupation de leur pays par la France à partir de 1792, et très actifs dans cette région.

À 500 m d'altitude, les maisons de Duranus paraissent dispersées à flanc de colline mais étaient en fait groupées en deux quartiers, la *Crotta* et la *Carriera*. Cette forme d'urbanisation dispersée s'explique peut-être par l'absence d'un règlement au moment de l'implantation du village.

Restée stable au Moyen Âge et au XVI^e siècle, autour de 225 habitants, la communauté s'accrut avec la nouvelle implantation sur Duranus, sans dépasser 287 individus (en 1804). Aggravé par la pauvreté du terroir, l'exode rural affecta le village avant la première guerre mondiale. Après avoir atteint un creux historique de 79 habitants en 1954, la population n'a cessé de progresser.



Église paroissiale de l'Assomption

Église paroissiale de l'Assomption, XVIII^e siècle

Le 24 juin 1639, une première chapelle, placée sous le vocable de l'Assomption, fut consacrée à Duranus, accompagnant les constructions nouvelles faites alentour par les habitants à partir de 1625. Cependant, les prieurs demeurèrent sur l'ancien site de Rocca-Sparviera pendant près de 80 ans malgré l'insécurité qui y régnait. Au début des années 1720, la communauté décida de « faire descendre » son curé. Un presbytère fut construit et la chapelle agrandie. Un récit du prêtre Jules Uberti relate que le 10 août 1723 la population transporta de Rocca-Sparviera à Duranus les deux cloches, le tableau du rosaire, les statues, les ornements des meubles, les marches de pierre, et tout ce qui pouvait être récupéré dans l'ancienne église Saint-Michel. Le clocher actuel, coiffé de tuiles vernissées, possède trois cloches fondues en 1935 (Saint-Michel), 1990 (Vierge Marie) et 2008 (Saint-Érige).



Autel du chœur

L'intérieur de l'église

C'est la paroissiale la plus simple et la plus modeste de la Vésubie. Restaurée avec goût, l'église comprend une nef centrale couverte d'une voûte en plein cintre, à pénétrations, à laquelle on a juxtaposé sur le flanc droit un collatéral. L'ensemble est dépourvu de décor à l'exception d'une corniche moulurée. Le chevet plat possède un monumental autel baroque à colonnes lisses, surmonté d'une forte corniche et d'un lourd fronton à volutes.

Au centre, une toile que l'on peut dater de 1640 regroupe au-dessous de l'Assomption de Marie, les saints Jean-Baptiste et Antoine-Abbé. Trois autres toiles matérialisent les autres dévotions : *Le Suffrage* avec une Vierge dominant les Âmes du Purgatoire, *La Prédication de saint Ignace* et un *Saint-Joseph*. Certaines statues conservées dans l'édifice viennent de l'ancienne église de Rocca-Sparviera (Saint-Antoine et Saint-Érige) ou de la chapelle Saint-Michel (Saint-Michel terrassant le dragon).



Statue de saint Érige

Statue de saint Érige

La statue de saint Érige, que l'on date sans certitude du XII^e siècle, rappelle la légende du saint, évêque de Gap, mort en 604.

La tradition rapporte que s'étant reposé, de retour de Rome, dans une grotte surplombant les gorges de la Vésubie, il y fut attaqué par un énorme serpent qu'il étouffa de ses mains.

La grotte demeure connue des anciens du village sous le nom de San Eriéu ou de la Serpatière, référence au serpent diabolique.

À Duranus, saint Erige est invoqué pour délier la langue des enfants qui tardent à parler ou qui bégayent à la suite de peur.

L'historien Paul Canestrier rapporte que dans la vallée de la Vésubie, les familles conduisaient des enfants à l'église de Duranus et leur faisaient embrasser la statue du saint, autrefois conservée dans l'église de Rocca-Sparviera.



Fontaine et sculpture de la place Saint-Michel

La fontaine de la place Saint-Michel

La fontaine du village, sur la place Saint-Michel, est surmontée d'une statue de Jan de Duranus, personnage créé par Antoine Brachetti (1908-1996). Dans les fêtes locales, cet artiste de variétés amateur aux multiples talents avait mis à son répertoire le personnage pittoresque de Jan de Duranus dans des sketches émaillés de niçois, ce qui lui valut une grande popularité. La sculpture a été créée par Jean-Pierre Augier, artiste né en 1941, et dont l'atelier est installé à Saint-Antoine-de-Siga sur la commune de Levens. Le sculpteur trouve son inspiration dans de vieux outils ou des objets en fer qu'il transforme par assemblage en personnages ou en animaux en mouvement. Non loin de là, le monument aux morts de la Grande Guerre rend hommage aux six Duranussiens morts pendant le conflit.



Mairie-école

Mairie, 1885

L'actuelle mairie, aujourd'hui implantée au cœur du village, abritait autrefois l'école communale. Au XIX^e siècle, l'école était excentrée, au quartier de la Placette, et particulièrement insalubre car adossée au flanc de la montagne. En 1881, le conseil municipal décida la construction d'un bâtiment qui abriterait une école mixte et un logement pour l'instituteur. Achievée en 1885, l'école comprenait une bibliothèque et une salle de gymnastique et de travaux manuels, équipements exceptionnels pour l'époque.



Matériel de la mine d'arsenic de l'Éguise

La mine d'arsenic de l'Éguise

À l'est de la commune, à 910 m d'altitude, dans le quartier de l'Éguise, se trouvent les vestiges d'une mine d'arsenic. Dès 1864, des recherches avaient permis de localiser à Lucéram et à Duranus des indices de sulfures d'arsenic (réalgar et orpiment). Après des débuts laborieux, l'exploitation commença réellement en 1913 avec la Compagnie minière et métallurgique d'Auzon (Haute-Loire). Cette dernière construisit une usine de grillage dont les ruines sont encore visibles sur place, notamment une imposante cheminée que l'on aperçoit depuis le village de Duranus. La production reprit entre 1923 et 1931, date à laquelle le site fut définitivement abandonné, faute de rentabilité. Le matériel présenté sur la place de Duranus était celui utilisé pour l'exploitation.



Saut des Français

Le « Saut des Français »

Le « Saut des Français » domine la Vésubie par un à-pic vertigineux de 200 mètres. La tradition veut que les barbets y aient poussé dans le vide des soldats révolutionnaires faits prisonniers mais rien de tel n'est attesté à Duranus. Néanmoins, les archives judiciaires font état d'un fait similaire mais sur la rive opposée, à Utelle, au quartier du Villars, où trois militaires furent poussés du haut d'un rocher par les barbets. En fait, la réputation du « Saut des Français » doit beaucoup aux guides touristiques qui, depuis la fin du XIX^e siècle, donnent au lieu un caractère sinistre propre à faire frissonner le visiteur...



Aqueduc du canal alimentant le village

Aqueduc, vers 1858

L'eau alimentant le village était prélevée dans le vallon dit du Cognet puis conduite par un canal jusqu'au village. La route est franchie grâce à un aqueduc construit vers 1858. La régularité de l'approvisionnement en eau était essentielle pour l'économie villageoise car elle permettait d'irriguer les potagers situés à proximité des maisons. La première fontaine établie dans le village date de 1828. Les archives gardent la trace de nombreux travaux rendus nécessaires par le tracé du canal. Ainsi, en 1812, le conseil municipal vota des travaux pour rendre plus sûr l'entretien du canal en l'encastrant dans la falaise car, « étant un rocher escarpé par où le canal doit nécessairement passer, on risque la vie toutes les fois qu'il faut y aller pour en conduire l'eau... ».



Fontaine et lavoir

Fontaine et lavoir, deuxième moitié du XIX^e siècle

Encastrée dans la paroi, cette fontaine associée à un lavoir date de la construction de la route « consortiale » et servait aux charretiers empruntant ce nouvel axe de circulation carrossable conçu par les Sardes pour relier Nice à Saint-Martin-Vésubie en passant par Levens, Duranus et Lantosque. Sur l'itinéraire conduisant du village de Duranus au hameau de Saint-Jean-la-Rivière, le pont du Paraire (1854-1855) attire l'attention par sa masse imposante. Réalisé à la veille de l'annexion de Nice à la France en 1860, le chantier des routes « consortiales », colossal pour l'époque, a été ensuite occulté par la campagne de travaux publics menée par l'administration de Napoléon III pour obtenir l'adhésion des populations locales.



Restanques et oliviers

Un paysage de restanques et d'oliviers

Grâce à des murettes de pierre sèche, l'homme a façonné le paysage en y aménageant des terrasses de cultures qui recevaient vignes, oliviers et céréales. Seul l'olivier est resté, prospérant autour du village, là où les générations précédentes l'ont installé. Le terroir de Duranus était pauvre : les principales productions, à peine suffisantes pour satisfaire aux besoins locaux, étaient l'huile d'olive, le vin, le froment et le seigle, auxquels s'ajoutaient des cultures potagères autour des habitations. Connue depuis l'âge du bronze, la technique de construction des murs de soutènement nécessitait un grand savoir-faire. Pour éviter leur dégradation, les constructeurs devaient impérativement respecter les règles suivantes : choisir avec soin les pierres, asseoir le mur sur une assise stable, lui donner du « fruit », décaler les joints, réaliser un drain à l'arrière du mur pour empêcher la terre de l'envahir...



Chapelle Sainte-Eurosie

Le hameau de l'Engarvin et la chapelle Sainte-Eurosie (1741)

Le hameau de l'Engarvin (orthographié Engalvin avant 1900) est situé dans la haute vallée du Paillon, à l'est du territoire communal. Désenclavé par la route en 1976 seulement, il est aujourd'hui distant de 45 km du village de Duranus ! Cet éloignement explique la tentative de Coaraze, beaucoup plus proche, pour obtenir son rattachement en 1851... Après l'abandon du site de Rocca-Sparviera, les habitants se retrouvèrent éloignés de tout lieu de culte, surtout en hiver, et obtinrent l'autorisation de construire une chapelle champêtre, achevée en 1741, afin d'y entendre la messe et d'être « instruits en religion ».



L'intérieur de la chapelle

L'intérieur de la chapelle Sainte-Eurosie

Le culte de sainte Eurosie a vraisemblablement été introduit dans le comté de Nice dans la première moitié du XVIII^e siècle par les soldats espagnols. La sainte était implorée contre la grêle, la tempête et pour la pluie, comme en Aragon et dans le Milanais. La chapelle est un joyau soigneusement préservé. De petites dimensions (5,20 m de large sur 6 m de long), elle est voûtée plein cintre. Derrière l'autel, une toile peinte par Cassadessus en 1743 rappelle le martyre de sainte Eurosie au VII^e siècle. La restauration récente de l'édifice a permis de découvrir sous le badigeon blanc les décors des corniches et de l'autel, restitués à l'identique. Sur la façade subsiste une niche qui abritait une statue de saint Antoine en terre cuite émaillée. Parce que la chapelle est le seul bâtiment communal du hameau, on y conserve depuis 1937, date de l'arrivée de l'électricité, l'échelle servant à grimper aux poteaux électriques...



Rocca-Sparviera

Rocca-Sparviera, XIV^e-XVII^e siècles

Au-dessus du col Saint-Michel, à 1 100 m d'altitude, les ruines de l'ancien village de Rocca-Sparviera surplombent la vallée du Paillon. Rocca-Sparviera (le rocher des éperviers) est associé au souvenir de la reine Jeanne qui, poursuivie par Louis de Hongrie, se serait réfugiée dans son château en 1348. La légende veut que profitant de l'absence de la reine partie à Coaraze entendre la messe de minuit, ses ennemis se soient introduits dans le château et aient égorgé ses enfants. À son retour, découvrant ce spectacle affreux, la reine aurait maudit les lieux du massacre... Sans doute dû à une rupture de l'alimentation en eau et à l'ingratitude du terroir environnant, le déplacement du village sur les sites de l'Engarvin et surtout de Duranus commence au début du XVII^e siècle et est achevé en 1723 avec la descente des cloches et des ornements de l'église paroissiale.



Chapelle Saint-Michel

Chapelle Saint-Michel

Sans doute édifiée à l'emplacement de l'ancienne église paroissiale, la chapelle Saint-Michel est un édifice long de 12 m et large de 5, aux proportions harmonieuses. À l'intérieur, elle est voûtée plein-cintre et le chœur est en cul-de-four. En fort mauvais état au début du XX^e siècle, elle fut restaurée à l'initiative de l'abbé Marc Clary et inaugurée le 8 mai 1924. Le site de la chapelle offre un panorama grandiose, du Mercantour à la Méditerranée.



Statue de saint Michel archange terrassant le dragon

Statue de saint Michel archange, XVII^e siècle

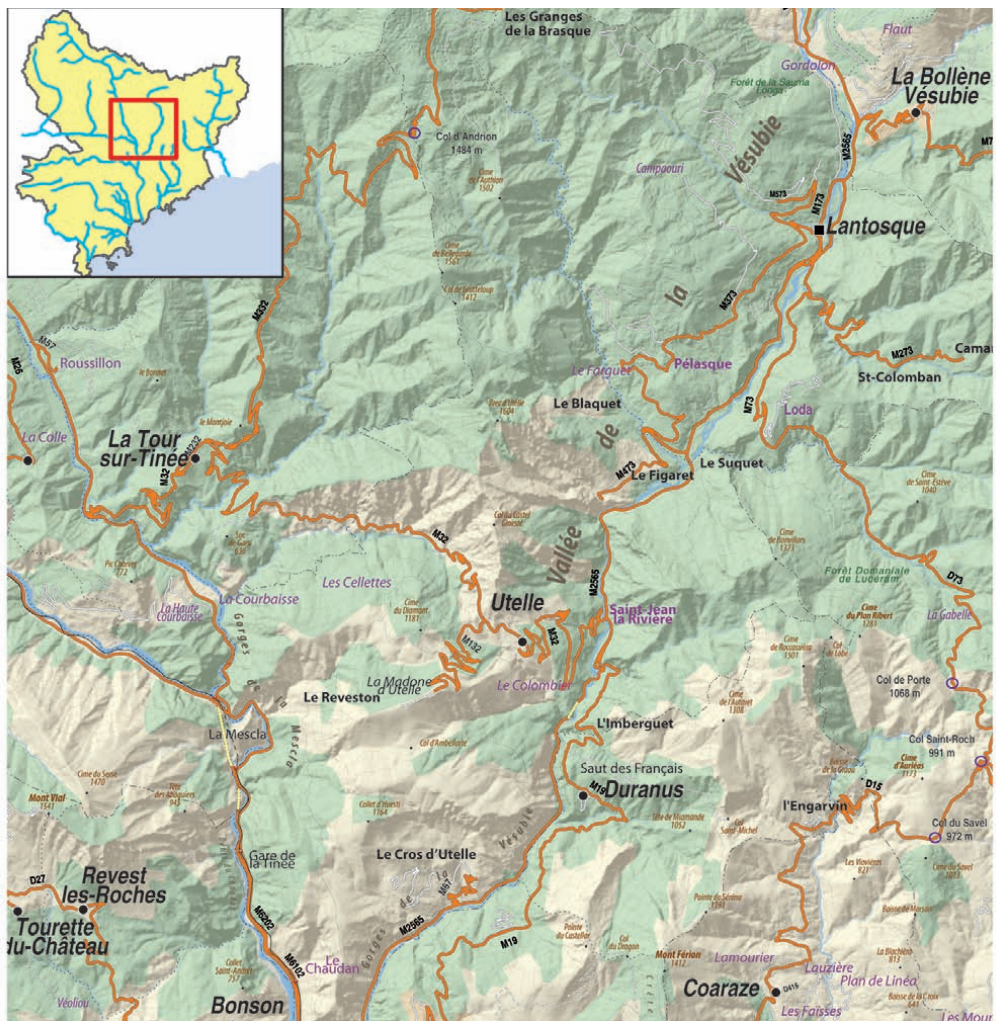
Conservée autrefois dans la chapelle de Rocca-Sparviera, cette statue en bois polychrome, datée du XVII^e siècle, se trouve aujourd'hui dans un remarquable état de conservation.

Le culte de saint Michel s'est diffusé en Europe dès la fin du V^e siècle et semble avoir gagné notre région au XI^e siècle.

Dans le Nouveau Testament, Michel est défini comme archange alors que dans l'Apocalypse il est l'ange conduisant d'autres anges dans le combat contre le dragon représentant le démon.

Pour cette raison, il est représenté ici revêtu d'une armure.

Saint Michel est toujours fêté par les Duranussiens qui se retrouvent chaque année le 29 septembre dans l'ancienne chapelle de Rocca-Sparviera pour y célébrer une messe suivie de la procession et de la bénédiction des campagnes.



Pour en savoir plus :

Pierre Robert Garino, *Duranus, autrefois Roccasparviera*, Serre, Nice, 1993
Joseph Passeron, *Lantosque, notre village*, Imprimerie Don Bosco, Nice, 1965

Solenne Szys, *La vallée de Saint-Colomban, territoire de Lantosque, éléments d'histoire d'une communauté oubliée*, in *Pays vésubien*, n° 1, 2000

P. Accolla et Y. Geffroy, *L'empreinte des jours : histoire et photos de famille de deux villages du haut-pays niçois, Utelle et Lantosque*, Serre, Nice, 1981

Georges Baumet, *Aspects de la vie économique et sociale dans la commune d'Utelle (1792-1814)*, in *Nice-Historique*, n° 2, 1970

Georges Doublet, *Les sculptures de la porte de l'église d'Utelle*, in *Bulletin de la Réunion des Sociétés des Beaux-Arts*, 1914, et résumé in *Eclaireur du Dimanche*, 7 août 1921.

Ernest Hildesheimer, *Utelle d'après ses anciennes chartes*, in *Nice-Historique*, n°s 1 et 2, 1952

Jeanine Malausséna et Olivier Vernier, *Un hôpital du Comté de Nice au XIX^e siècle : Sainte Christine d'Utelle*, in *Nice-Historique*, n° 1, 1994

Jacques Thirion, *Notes sur l'église d'Utelle*, in *Nice-Historique*, n°s 1 et 2, 1952

Jean-Loup Fontana, *Le retable d'Utelle*, Carnets de l'Amont, 2011

Carte IGN Top 25 : 3741OT

Infos pratiques

Pour connaître la liste et les conditions d'accès aux différents édifices patrimoniaux, vous pouvez joindre la mairie ou l'office de tourisme de chaque commune aux numéros suivants :

Lantosque : 04 93 05 00 02

Utelle : 04 93 05 17 01

Duranus : 04 93 05 15 65

Conception et réalisation des notices :

Service du patrimoine culturel du Conseil général des Alpes-Maritimes
(Sylvie de Galléani et Jérôme Bracq) et Luc Thévenon.
Tél. : 04 97 18 63 01.

Crédits photographiques :

Patrice Pelliccia, Michel Graniou, Sylvie de Galléani, Jérôme Bracq, Elena Lascaris.
Cartographie : Service de l'Information Territoriale cg06/Yves Mehr.

**Nous tenons à remercier les maires, le Père François-Régis Jamain
et les responsables des édifices culturels ainsi que toutes les personnes
qui ont contribué à la préparation de cette publication.**

Ce catalogue a été imprimé sur les presses
de l'imprimerie Trulli, Vence
en ce mois d'août 2015.

Prix de vente : 4 €
Les brochures « Passeurs de mémoire »
sont consultables en ligne sur le site
cg06.fr

ISBN : 978-2-9519981-2-4